

## L'ACADEMIE FRANÇAISE.

SON STYLE DE PRÉFÉRENCE.

Le prix d'éloquence a été obtenu par Henri Baudrillard pour un *Eloge de Turgot* dont on a lu quelques passages qui ont paru longs. Si telle est la prose que l'on couronne, quels sont donc les vers que l'on ne couronne pas ! Débité en grand appareil, par un académicien tout brodé, dans le sanctuaire de la vaine rhétorique, ce morceau paraissait déjà plus pompeux qu'élegant, et plus ronflant que pompeux. L'épreuve du cabinet lui est moins favorable encore. On regrette que le jeune auteur, qui a fait l'an dernier l'*Eloge de l'oltaire* ou quelque chose d'approchant, n'ait pas mieux profité de ses études sur ce grand écrivain. Quel profit en a-t-il tiré, s'il n'y a pas pris l'horreur du gonflement et de l'antithèse ? Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillans ; rien n'est plus contraire à la lumière qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres ; et qui ne nous éblouissent pendant quelques instans que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. Mais ce coup de massue que l'antithèse a reçu de la main de Bouffon en pleine Académie ne l'empêche pas d'y fleurir. C'est une armure si commode aux beaux esprits ! Quand ils ont revêtu cette cuirasse de papier doré, ils se croient des soleils. Les jeunes gens s'y laissent prendre, et le plus plaisant est qu'ils y prennent à leur tour les juges. Des esprits vraiment académiques peuvent résister à l'hyperbole, mais à l'antithèse, jamais. Une antithèse bien faite, bien graissée d'adjectifs, bien reluisante aux deux bouts et qui fait bien la bascule, avec un beau mouvement bien égal comme celui du balancier ou de l'alexandrin, voilà qui les fera toujours pâmer d'aise. Que si la chose prend parfois son élan et s'en va d'un vol lourd planer un peu à une hauteur raisonnable, à celle du cadran de l'Institut, par exemple, rien n'y manque. On arrête là l'ouvrier : *Dignus es !* ne va pas plus loin, tu te pourrais perdre, ou du moins nous ne te verrions plus : et on le couronne en lui disant que son style a du mouvement, du nombre, de la chaleur, de la majesté, qu'enfin il est éloquent. Le goût invétéré des Quarante pour ce style dont tout écolier possède plus ou moins la recette est si bien connu, qu'on l'appelle "style académique." Et certes il n'est pas étranger à l'opinion si répandue qui veut que l'Académie soit une des demeures favorites du sommeil. M. Villemain seul, en l'appliquant à la critique, a su le rendre supportable. Ceux qui en usent ont naturellement besoin d'autrui. Livrés à eux-mêmes, les plus habiles rassemblent inutilement toutes leurs ressources. En atteignant la perfection du genre, ils atteignent la perfection de l'ennui. On connaît de réputation *Lascares* et l'*Histoire de Cromwell*, et l'on trouve aussi sur les quais les *Eloges* de Thomas. Quand aux discours couronnés chaque année, où est déjà l'avant-dernier ? où sont les neiges d'Antan ? M. Baudrillard fera bien de méditer ces exemples si diversement fameux. Ce n'est pas un crime d'avoir remporté le prix d'éloquence, mais c'est souvent un malheur ; ce n'est pas une preuve assurée qu'on n'écrira jamais, mais c'est un bon avis de prendre garde et de n'y pas revenir.

Mais l'intérêt de la séance n'est pas là, et ces appréciations de M. le secrétaire perpétuel importaient peu au public. On voulait l'entendre prononcer, au nom de l'Académie, un autre jugement que l'opinion, en parfaite connaissance de cause, a cessé d'avancer. Il s'agissait de savoir comment serait libellé l'arrêt de haute moralité littéraire qui déclare implicitement que les *Entretiens de Village*, par Timon, ne sont pas un ouvrage utile aux mœurs, et que, sous ce rapport, quatre ou cinq ouvrages nouveaux, dont un de M. Féruze (le saviez-vous ?) méritent infiniment mieux le prix.

Hélas ! le malheureux ! un autre danger le menaçait, un danger qu'il ne soupçonne pas, et contre lequel toute la perspicacité de M. de Montyon n'a pu le défendre. Son livre est fait, il réussit ; tout le monde l'adopte et le proclame utile, bon, charmant. Il n'y a rien, ni homme ni chose, qui ne soit universellement condamné : il ne donne dans aucun excès, pas même de vertu : il est en règle enfin avec l'Académie comme avec sa conscience. Oui ; mais est-il en règle avec le parti dominant ? Pense-t-il bien ? a-t-il toujours bien pensé ? Tout dépend de là. Qui le pourrait croire ? Et c'est la vérité pourtant ! Vous n'êtes pas du dernier mieux avec la cour ; vous lui avez déplu ; vous avez écrit certaines choses qui l'ont blessée ; elle vous tient rancune ; allez ! vous n'êtes qu'un pitoyable auteur ; l'Académie ne vous juge pas capable d'écrire un ouvrage utile ; rien de bon ne peut sortir de vos mains ! Voilà l'histoire de Timon et des *Entretiens de Village*, qui étonnerait bien M. de Montyon s'il pouvait venir voir ce qu'on fait de son argent.

Le programme de l'Académie définit l'ouvrage le plus utile au

mœurs : "Tout l'ouvrage publié par un Français dans le cours des deux années précédentes, et recommandable par un caractère d'élevation morale et d'utilité publique." Timon est Français ; il a publié dans le courant de l'année les *Entretiens de Village*, auxquels la France applaudit. Rarement œuvre plus utile est sortie de la main et du cœur d'un homme de bien. La sagesse même, le patriotisme, la religion parlent, toujours avec une clarté parfaite, souvent avec une grâce exquise, dans ces pages précieuses. Que de salutaires conseils, que de bienfaisantes inventions, quelle douce et généreuse ardeur à éclairer tous les esprits, à secourir toutes les misères ! Comme on sent que l'auteur aime le bien ; comme on voit qu'il l'a fait, comme il sait le rendre facile à faire ! L'homme politique s'était jadis montré dans ces utiles dialogues. Afin de ne choquer personne et de réunir tous les partis dans les vastes entreprises de la sainte charité, il a disparu. Le partisan de la souveraineté du peuple a effacé ses plus chers argumens, le pamphlétaire a sacrifié ses plus vives épigrammes. Pour être plus promptement et plus largement utile, le plus redouté des beaux esprits est devenu le plus indulgent des curés de campagne.

Eh bien ! Timon a présenté son livre aux suffragés de l'Académie, et l'Académie ne lui a donné ni le premier prix, ni le second, ni le dernier. Timon n'a rien obtenu de ces juges de la vertu et des ouvrages utiles, pas même une mention honorable.

## Style de Racine et de Boileau.

..... Voilà comme Racine savait aimer, et j'avoue que cette émotion contenue, cette pudeur pour ainsi dire féminine dans l'expression des sentimens les plus permis, ne touche plus que les transports épileptiques de tant d'autres. Boileau lui-même s'anime au contact de cette nature un peu personnelle, trouve à son tour quelques mouvemens plus affectueux que de coutume pour répondre à un si parfait attachement. — "Vous ne sauriez croire, écrit-il, combien je vous suis obligé de la tendresse que vous m'avez témoignée dans votre dernière lettre. Des larmes m'en sont presque venues aux yeux." — Presque ! notez ce mot ; il a son importance et peint tout un caractère. Boileau ne dit pas qu'il ait pleuré, mais qu'il s'en est peu fallu que les larmes ne lui soient venues aux yeux. C'est beaucoup pour lui. Ne lui en demandons pas d'avantage et sachons lui gré de sa franchise. Il ne tenait qu'à lui d'omettre cet adjectif accusateur. Un écrivain du siècle suivant n'y eût pas manqué. Les larmes alors ne coulaient rien à répandre, par écrit du moins, et le philosophe le plus sec, l'encyclopédiste le plus ossifié, le plus racorni, d'Alembert par exemple, se fût piqué en pareille occurrence d'en verser de torrens. Boileau est plus véridique, il n'a pas permis à son expression de dépasser la réalité ni la vraisemblance. Il a dit la chose telle qu'elle était, et si cela lui fait tort comme homme sensible, cela lui fait honneur, en revanche, comme homme sincère. Son presque est sublime d'exactitude et de bonne foi.

La correspondance de ces deux illustres poètes nous les montre sous le jour le plus intéressant et le plus honorable pour eux-mêmes. On peut entrer sans leur nuire dans tous les secrets de leur intimité. Ils n'ont rien à craindre, rien à cacher ; ils eussent pu loger dans une maison transparente et abriter leur vie privée derrière un paravent de cristal. Tout ce qu'ils nous révèlent de leur existence et de leur âme nous fait voir en eux de véritables gens de bien, dignes de toute notre estime et de toute notre vénération. Tantôt Racine consulte son ami sur une de ses compositions, ou lui fait part de ses propres avis ; tantôt, et c'est ici un charmant tableau d'intérieur, on le voit dans son cabinet, entré le père Rapin d'une part, et le père Bonhours de l'autre, décachétant une lettre de Boileau, lisant à haute voix, et sentant, par un excès de prudence, qu'il taxe lui-même de pusillanimité, un passage à la louange de Nicole, de Nicole auquel il avait adressé jadis une lettre si spirituelle et si mordante à l'occasion des *Imaginaires*, mais qui était devenu depuis un de ses amis les plus chers. Car c'est là encore une des différences caractéristiques du dix-septième, que, dans le premier, les initiés les plus vives aboutissaient presque toujours à des réconciliations solides, au lieu que, dans le second, les amitiés les plus chaudes finissaient inmanquablement par des brouilleries irréconciliables.

Ce n'est pas dans les lettres de Racine et de Boileau qu'il faut chercher ces basses jalousies, trop ordinaires entre gens du même métier. Tout y est noblesse, élévation et désintéressement. — Mme de Maintenon m'a dit ce matin, écrit Racine à la date du 8 avril 1693, que le Roi avait réglé notre pension à quatre mille francs pour moi et à deux mille francs pour vous. Les choses ont été réglées comme vous l'avez souhaité vous-même. Je ne laisse pas d'avoir une vraie peine de ce qu'il semble que je gagne à cela plus que vous. — Quel beau scrupule ! et cependant Boileau était seul, et Racine avait de nombreux enfans.